

Les morts des points de suspension

La règle est simple : les bons vivants font de bons morts, les mauvais vivants font de mauvais morts qui ne sont même pas des victimes. Ainsi le monde est bien en ordre.

À l'occasion, on transgresse la règle et l'on effeuille le pissenlit, un peu, beaucoup, pas du tout innocent. La racine est parfois dure à croquer, et de la terre reste entre les dents : alors, on s'envoie les morts à la tête. Quelque cinq-mille victimes dans les attentats aux États-Unis contre trente-six-mille et des poussières d'enfants morts de faim chaque jour. Et l'on brandit à bout de bras les cohortes de cadavres : ceux de l'embargo contre l'Irak, ceux du sida, ceux des accidents de la route, les collatéraux de l'intervention au Kosovo... Chacun vient avec les siens au gré de sa compassion, de sa vision du monde, de ses analyses politiques. Et les siens sont toujours tellement meilleurs, tellement plus innocents que ceux de l'autre.

Fastidieuse est l'énumération des conflits et, pire encore, infinie car

qu'est-ce qu'une guerre, quand commence-t-elle, quand finit-elle ? Celle du droit international, celle que l'on déclare par métaphore ? Et toute énumération, sous peine de se transformer en litanie, s'achève sur des points de suspension tant il est vrai qu'il y a toujours des pans de la misère du monde qui s'échappent. Entre les points de suspension d'autres morts se cachent, de ces vivants qui ne comptaient pas pour grand-chose, beaucoup, pas du tout, un peu coupables. « Nos morts, si majoritairement morts, si démocratiquement morts de tristesse parce que personne ne faisait rien, parce que tous les morts, nos morts s'en allaient comme ça, sans que personne en tienne le compte, sans que personne vienne enfin prononcer le "Ça suffit !" qui rendrait à nos morts leur sens, sans que personne demande aux morts de toujours, nos morts, qu'ils meurent à nouveau, mais pour revivre cette fois¹ ». Entre les points de suspension s'oublie ceux qui ne sont même pas morts parce qu'ils ne sont même

¹ *¡ Ya Basta ! Les insurgés zapatistes racontent un an de révolte au Chiapas*, éd. Dagorno, 1993.

TERRORISME

pas nés, ces enfants que l'on ne déclare pas faute d'état civil, un Indien de plus ou de moins, n'est-ce pas...

Comptons alors. Dans un Monopoly inédit, je t'échange cinq-mille morts en Amérique contre un million d'Indiens pour cause de colonisation américaine, six millions de Juifs, Tsiganes, homosexuels, malades mentaux dans les camps contre un peu, beaucoup de Palestiniens. Et à nouveau ces fichus points de suspension. La comptabilité a ses limites, qui ôte tout sens à additionner : une tragédie individuelle plus une autre, plus une autre encore. La tragédie est toujours au singulier, toujours unique. Un amoncellement de cadavres non identifiables dans une tour, un charnier d'un côté ou un pauvre crevé de tristesse de l'autre, l'absurdité est la même et le sens fait défaut.

Plutôt que faire le départ entre les bonnes victimes et les mauvais coupables, se lancer dans des approximations savantes, mondialisons les morts, globalisons-les. Gardons dans notre poing bien serré les fils

de ces vies brisées, de ces bonheurs, de ces souffrances interrompues. Chaque corps compte pour lui-même, chacun de ces anciens vivants nous est fraternellement indifférent. Ce ne sont ni nos proches, ni nos voisins, ni nos amis, ni nos amours, ils ne nous empêchent pas de vivre, de continuer à regarder les nouvellement morts à la télévision. Mais il faut les regarder passer l'espace d'un instant, les faire revivre, entendre à travers eux toutes les guerres, tous les conflits, toutes les injustices. Chacun de ces fils tient à un tissu de causes complexes et multiples. On tire sur un brin, et, jusqu'à la trame, tout vient. Retrouver les mots des morts, les démocratiques et les autres, pour leur rendre justice consiste à penser l'interdépendance, à refuser un monde proprement rangé, à se battre avec les moyens qui sont nôtres pour que les vivants ne soient pas les morts potentiels de conflits un peu, beaucoup, pas du tout spectaculaires et médiatisés, un peu, beaucoup, pas du tout innocents.

Joëlle Kwaschin